

odieuse dérision destinée à donner le change à la postérité. Un aventurier, transformé en procureur général, prononça un réquisitoire en forme; un conseil fut donné à l'accusé pour sa défense; en un mot, rien ne manqua à cette indigne comédie. On articula les imputations les plus étranges contre le malheureux Atahualpa, qui ne comprenait rien à tout cet hypocrite verbiage. On lui reprocha d'avoir usurpé le pouvoir et fait périr son frère, comme si c'était à Pizarre à venger le sang de Huascar; on lui demanda compte de son idolâtrie et des sacrifices humains que, disait-on, il avait ordonnés, comme si le descendant de Manco Capac avait à se justifier d'avoir suivi la religion de ses ancêtres; on lui fit un crime d'avoir plusieurs concubines, ainsi que l'autorisaient les institutions religieuses du Pérou; on l'accusa, chose incroyable, d'avoir dissipé et détourné frauduleusement les trésors de son empire, qui appartenaient aux Espagnols par droit de conquête; enfin on prétendit qu'il avait excité ses sujets à s'armer contre les Européens.

On ne sait, en vérité, de quoi s'étonner le plus, de l'effronterie des accusateurs ou de leur iniquité. Mieux valait, certes, envoyer tout simplement le bourreau à Atahualpa, que de faire entendre contre lui des imputations aussi absurdes. Jamais procès plus étrange, plus monstrueux, n'avait été intenté et poursuivi jusqu'au bout. Jamais vainqueur n'avait abusé d'une façon aussi extraordinaire de son absolue autorité sur un ennemi abattu. Si Pizarre avait condamné son captif à mourir sans justification, il n'aurait fait que suivre l'exemple d'une foule de conquérants, à qui un crime utile à leurs desseins n'a pas coûté même un remords. En faisant condamner le prince péruvien avec tout l'appareil de la justice, il ajoutait à l'infamie de l'action l'odieux du procédé; il donnait à un arrêt inique le caractère d'une grotesque ironie, d'une parade ignoble.

Des témoins furent entendus, et comme ils faisaient leurs dépositions dans la langue indienne, le perfide in-

terprète, rival d'Atahualpa, travestissait facilement leurs assertions, de manière à rendre accablants pour l'accusé les témoignages les plus favorables. Bref, l'Inca fut condamné à être brûlé vif. Valverde, l'horrible prêtre qui, le jour de la bataille, avait donné le signal du massacre, abusa de son saint ministère au point de confirmer la sentence, et d'en attester la justice par son approbation signée. Dès qu'il fut instruit de sa nouvelle situation, le malheureux Atahualpa conjura ses persécuteurs de l'envoyer en Espagne, où il aurait du moins pour juge un souverain comme lui. Mais ses prières et ses larmes furent inutiles; Pizarre se montra impitoyable. Comme si on voulait aggraver la position du condamné, et insulter à son malheur, ce même Valverde qui avait ratifié l'arrêt de mort au nom de Dieu et de la religion, fut chargé de consoler et de convertir la victime à ses derniers moments. « Acceptez le baptême, lui dit-il, et nous adoucirons la rigueur de votre supplice. » Épouvanté par la perspective d'une mort affreuse, l'Inca consentit à ce qu'on exigeait de lui. Quelques instants après, il y eut un chrétien et un martyr de plus sur la terre. On daigna faire grâce du bûcher à Atahualpa, et Pizarre poussa la générosité jusqu'à accorder à son ennemi l'insigne faveur d'être tout simplement étranglé (1533).

Il faut le dire à l'honneur de l'Espagne du seizième siècle, l'assassinat d'Atahualpa ne fut pas unanimement approuvé par les compagnons de Pizarre. Plusieurs officiers protestèrent avec une noble énergie contre un acte de barbarie qu'ils regardaient comme déshonorant pour eux et pour leur nation. Leurs remontrances trouvèrent des oreilles décidées à ne pas les entendre; mais l'histoire n'en doit pas moins consigner ce fait, qui prouve que, même parmi les aventuriers qui couvraient l'Amérique de sang et de ruines, il se trouvait des hommes chez qui tout sentiment de justice et d'humanité n'était pas éteint.

Huascar et Atahualpa, les deux hom-

mes dont les Espagnols auraient pu redouter la puissance, n'existaient plus; la route du trône était donc désormais libre devant Pizarre. Néanmoins, il jugea prudent de placer entre la nation péruvienne et lui, un fantôme de roi destiné à lui servir d'instrument, et à couvrir momentanément ses projets véritables aux yeux des crédules indigènes. Un des fils d'Atahualpa, que les historiens espagnols nomment Paul Inca, fut proclamé empereur par ordre de Pizarre, tandis que les populations de Cuzco et des districts environnants reconnurent pour roi Manco Capac, frère de Huascar (*). Mais pour ces deux princes, le titre de souverain fut à peu près honorifique. L'ambition d'Atahualpa avait déjà troublé le royaume. L'indignité et la cruauté avec lesquelles ce monarque avait traité une foule de descendants des Incas, avaient nécessairement affaibli le respect de la nation pour les membres de cette grande famille et pour le gouvernement lui-même. L'arrivée des Espagnols, et la mort d'Atahualpa, succédant en si court espace de temps à celle de Huascar, jetèrent les Péruviens dans une espèce de désarroi, et plongèrent le pays dans l'anarchie la plus déplorable. Les généraux qui avaient combattu pour l'un ou l'autre empereur jetèrent les yeux jusque sur le trône. L'un d'eux, que nous avons déjà nommé, ce même Ruminagui qui, à la bataille de Caxamarca, s'était lâchement enfui avec les 5,000 hommes qu'il commandait, s'empara de la province de Quito, et fit mettre à mort les enfants de son ancien maître, ainsi que son frère Illescas. Tous ces désordres venaient à propos pour servir les projets des Espagnols. Pizarre le comprit, et résolut de marcher sans plus tarder sur la capitale de l'empire. Les renforts qu'il avait reçus lui permettaient de tenter ce coup de main. Avec les 500 hommes qui composaient sa petite armée, il pouvait parcourir le Pérou d'une extrémité à l'autre, tant était profond le respect que les indigènes professaient

pour les étrangers à longue barbe.

Un seul combat heureux ouvrit à Pizarre les portes de Cuzco. Bien que les habitants eussent enlevé ou enfoui une grande partie des trésors que renfermait cette ville, les Espagnols y trouvèrent plus d'or et plus d'argent que n'en avait produit la rançon d'Atahualpa. Suivant Herrera, le butin, partagé entre 480 personnes, donna à chacune 4,000 pesos, ce qui ferait un total de 1,920,000 pesos; mais la part du général et des capitaines ayant été assurément beaucoup plus forte que celle des simples soldats, la somme entière doit s'être élevée à un chiffre bien plus considérable.

Avant de quitter le littoral du Pérou pour s'avancer sur Caxamarca, Pizarre avait fondé sur la côte une ville qu'il nomma Saint-Michel, et y avait laissé une garnison sous le commandement de Benalcazar, un de ses lieutenants les plus distingués. Tandis que le général soumettait Cuzco, et se disposait à prendre possession des pays adjacents, Benalcazar s'impatientait d'une oisiveté dont ses goûts ni son ambition ne pouvaient s'accommoder. Une circonstance imprévue vint lui fournir un prétexte pour tenter la conquête du royaume de Quito: une tribu d'Indiens s'étant plainte à lui des exactions et des violences de Ruminagui, meurtrier des fils et du frère d'Atahualpa, Benalcazar prit fait et cause pour les opprimés, et marcha contre le tyran. Il espérait qu'après avoir pillé les trésors laissés par Atahualpa à Quito, il n'aurait plus rien à envier à Pizarre sous le rapport de la fortune. Son attente fut trompée: après une série de combats qui fatigua beaucoup la petite armée d'invasion, les Espagnols entrèrent dans la capitale de la province; mais les habitants en avaient préalablement détruit ou enlevé toutes les richesses. Le désappointement dut être cruel pour des hommes chez qui la cupidité parlait plus haut que tout autre sentiment.

Par une coïncidence singulière, tandis que la capitale du royaume de Quito était envahie par un lieutenant de Pi-

(*) Garcilasso de la Véga.

zarre, elle était menacée d'un autre côté par un ennemi sur l'arrivée duquel Benalcazar ne pouvait avoir aucun indice, ni aucun soupçon. Dans la partie de ce volume consacrée au Guatemala et au Yucatan, nous avons raconté la conquête de cette partie de l'Amérique par Pedro Alvarado. Au bruit des succès de Pizarre, le capitaine général du Guatemala, brûlant du désir de partager la gloire et les richesses du vainqueur d'Atahualpa, organisa une colonne de 500 hommes, et fit voile pour le Pérou. Il débarqua à Puerto-Viejo, et, connaissant mal le pays qu'il se proposait d'envahir, il marcha directement sur Quito en suivant le cours du Guayaquil, et en traversant les Andes vers la source de cette rivière. On ne peut se faire une idée de ce que l'expédition eut à souffrir dans ce trajet, aussi long que périlleux. Le froid, la chaleur, la faim, la soif, la fatigue et le désespoir, éclaircèrent singulièrement les rangs de la petite armée. Enfin Alvarado atteignit le but de son pénible voyage; mais il se heurta tout d'abord à un obstacle auquel il était loin de s'attendre: les premiers adversaires qui lui barrèrent le chemin furent, non pas les Péruviens, mais ses propres compatriotes. Diego d'Almagro, qui avait aidé Benalcazar à compléter la conquête de Quito, dès la première nouvelle de l'apparition d'Alvarado, se porta à sa rencontre, bien décidé à l'empêcher de passer outre. Un conflit sanglant allait avoir lieu entre les deux petites armées, lorsque quelques officiers, plus sages que leurs compagnons, essayèrent des moyens de conciliation, et demandèrent une trêve de 24 heures, qui fut consentie de part et d'autre. Dans cet espace de temps, il fut conclu entre les deux chefs un traité par lequel Alvarado s'engageait à évacuer le pays, moyennant l'abandon de 100,000 pesos fait à lui et à ses camarades, comme indemnité pour leurs fatigues et les frais de l'armement. Cet arrangement une fois signé, la troupe d'Alvarado se débanda en très-grande partie. Bon nombre de ses soldats, et même de ses officiers, passèrent au ser-

vice d'Almagro, de sorte que, loin d'avoir affaibli les moyens d'exécution et l'autorité de l'heureux Pizarre, cet épisode, d'abord assez alarmant, eut pour résultat définitif de les augmenter.

Tel fut le premier acte de la guerre civile qui devait si longtemps diviser les conquérants du Pérou.

Fier du succès pacifique qu'il avait obtenu, Almagro sentit se réveiller en lui les idées d'ambition auxquelles une impérieuse nécessité l'avait jusque-là forcé d'imposer silence. Informé par une rumeur, encore assez vague, que le roi d'Espagne lui avait accordé, après l'arrivée de Fernand Pizarre, le titre de gouverneur, et une vaste étendue du continent américain, au sud de la portion concédée à son associé, il voulut immédiatement marcher de pair avec François Pizarre, et se venger de sa déloyauté. Feignant de croire que Cuzco ne faisait point partie du domaine de son compétiteur, il entra en maître dans cette capitale, où se manifesta aussitôt une vive agitation. Deux frères du gouverneur, Jean et Gonzale, résistèrent énergiquement aux prétentions d'Almagro, qui avait trouvé dans Fernand de Soto un auxiliaire dévoué. Chaque jour, les deux partis étaient près d'en venir aux mains, et les conquérants étaient au moment de s'entredégorger, lorsque François Pizarre, qu'une tournée dans les provinces avait tenu pendant quelque temps éloigné de Cuzco, fit sa rentrée dans cette ville. La présence du général rétablit le calme, et inspira à Diego d'Almagro des sentiments plus conciliants. Les deux chefs se rapprochèrent avec une apparence de sincérité qui ne trompa que les moins clairvoyants de leurs compagnons. Il fut convenu qu'Almagro irait à la découverte dans le sud, c'est-à-dire, vers le Chili; que s'il y trouvait un pays qui fût à sa convenance, il y resterait, sinon qu'il reviendrait au Pérou, et que Pizarre partagerait avec lui ses domaines et son autorité.

A quelque temps de là, Almagro partit pour le Chili à la tête d'une troupe de 200 hommes (*), tandis que

(*) C'est à tort que Robertson porte à

François Pizarre, momentanément rassuré, retournait à Lima, dont il avait déjà jeté les premiers fondements sous le nom de *ville de Los Reyes*.

L'expédition d'Almagro n'eut pas le succès qu'on en avait espéré. Les Indiens du Chili repoussèrent vigoureusement les étrangers, et la petite armée était déjà très-compromise, lorsque Almagro fut rappelé au Pérou par des événements aussi graves qu'imprévus.

Dès le départ des troupes d'Almagro, les chefs péruviens les plus influents, observant l'imprudence avec laquelle Pizarre avait disséminé ses forces, organisèrent un vaste complot qui avait pour but le massacre des Espagnols et la délivrance du Pérou. On aime à voir ce peuple donner de temps à autre des preuves d'un patriotisme et d'un courage qu'on se serait tenté, sans cela, de nier. L'Inca Manco Capac, dont on se souvient sans doute, était l'âme et le chef de cette conspiration. D'abord enfermé à la forteresse de Cuzco, par suite de certaines révélations arrachées par la torture à l'interprète Philippillo, l'Inca n'en avait pas moins persisté dans son dessein. Soit que Fernand Pizarre, qui depuis un mois ou deux était de retour au Pérou, espérât tirer de ce prince quelque riche présent, ou qu'il eût été séduit par l'apparente candeur du prisonnier, il accorda à Manco la liberté qu'il sollicitait avec instance. Il fit plus: il lui donna la permission de se rendre à une fête solennelle qui devait se célébrer dans la province d'Incaya. Manco profita de l'occasion pour exécuter son plan. Le cri de guerre surprit les Espagnols au moment où ils se croyaient dans la sécurité la plus parfaite. Un assez grand nombre d'Européens furent

570 hommes la petite armée d'Almagro. Il n'a pas fait attention que Zarate rectifie, à la fin du chapitre, le chiffre qu'il avait donné au commencement. La colonne ne compte 570 combattants que par l'adjonction de plusieurs renforts successifs. Du reste, ce n'est pas la seule erreur de Robertson.

égorgés dans les maisons de campagne qui leur avaient été concédées; des détachements isolés furent assaillis et massacrés. Une armée d'insurgés, dont les historiens portent le nombre à 200,000 hommes, investit la capitale, et la ville naissante de Los Reyes fut elle-même attaquée par des forces considérables. En un mot, la révolte devint générale, et les étrangers, qui avaient si facilement pénétré au cœur de cet empire, étaient menacés d'y périr sous le glaive vengeur de leurs nouveaux sujets.

Le siège de Cuzco, qui n'était défendu que par 170 Espagnols, fut activement poussé pendant près de neuf mois consécutifs. Les indigènes n'y déployèrent pas seulement un grand courage et une remarquable persévérance, ils se signalèrent aussi par une aptitude merveilleuse à imiter leurs adversaires dans leur manière de combattre et jusque dans leur discipline. Ils organisèrent des bataillons sur le modèle de ceux qui les avaient jusque-là vaincus, et ils armèrent des compagnies avec les lances et les épées des Espagnols tués en dehors des murs de la ville. Quelques-uns même ne reculèrent pas devant l'usage du mousquet. Quant à la cavalerie, qu'ils avaient toujours singulièrement redoutée, ils savaient en venir à bout à l'aide de leurs *laços*; enfin, ils donnèrent une preuve encore plus frappante de leur intelligence, en détournant les eaux d'une rivière dans un vallon où était établi un poste espagnol, et peu s'en fallut que tous les Européens qui se trouvaient dans la vallée inondée ne fussent engloutis. De leur côté, les Espagnols faisaient des prodiges de bravoure; pour faire face à tant d'assaillants, ils étaient obligés de se multiplier et de se tenir toujours sur le qui vive. Les trois frères de Pizarre, qui les commandaient, donnaient à leurs soldats l'exemple de l'intrépidité et de la constance. Néanmoins, le nombre l'emportant sur le courage uni à l'habileté, une partie de la ville tomba au pouvoir de l'Inca; il fallut des efforts inouïs pour regagner

le terrain perdu et repousser l'ennemi hors des murs. Jean Pizarre, celui des quatre frères qui était le plus aimé de ses compagnons, perdit la vie dans un des combats les plus acharnés. Enfin, épuisés de lassitude, manquant de vivres, et découragés par la persévérance d'un ennemi dont les rangs grossissaient chaque jour, les soldats espagnols se disposaient à abandonner Cuzco et à se diriger vers la mer, lorsqu'un incident d'une haute gravité vint faire diversion à leurs projets et attiédir l'ardeur de leurs adversaires.

Informé de ce qui se passait au Pérou, Almagro sentit tout d'abord la nécessité de secourir ses compatriotes. Ce fut là son premier mouvement; mais sa seconde pensée fut une pensée d'égoïsme et d'ambition. Sachant, par une communication officielle, que le roi d'Espagne l'avait nommé adelantado, et lui avait accordé deux cents lieues de territoire au sud des domaines de Pizarre, le nouveau gouverneur du Chili reprit son projet contre Cuzco et ses plans hostiles contre son associé. Pizarre l'avait trompé; il se croyait, par cela seul, autorisé à en agir de même envers lui. Il repassa donc au Pérou avec des intentions d'où ne pouvait sortir que la guerre civile. Au moment où il parut devant la capitale assiégée, les défenseurs de la place étaient assez instruits de ses desseins pour qu'ils hésitassent à l'accueillir comme un libérateur. Almagro, par la lenteur étrange avec laquelle il avançait vers la ville menacée, donnait crédit à l'opinion qu'on avait conçue de lui et de sa conduite. De leur côté, les Indiens, assez intelligents pour deviner ce qui se passait entre les deux partis, cherchèrent à profiter de cette division si favorable à leurs vues. L'Inca entama une négociation, et fit preuve dans tous les pourparlers qui eurent lieu, d'une rare sagacité; mais s'apercevant que, si Almagro consentait jamais à lui prêter assistance, ce serait dans le but de le sacrifier plus tard, il reprit les armes et tomba à l'improviste sur les Espagnols. Malgré le nombre des Indiens, la valeur

et la discipline triomphèrent; Manco Capac fut complètement battu; la dispersion de la plus grande partie de ses troupes livra au chef européen les avenues de Cuzco.

Les deux partis étaient donc en présence. Les Pizarre voulaient interdire l'entrée de la ville à leur rival; mais comment risquer une lutte à force ouverte sans se compromettre vis-à-vis des Péruviens, qui épiaient toutes les fautes des Espagnols pour en tirer avantage? Tandis qu'on temporisait et qu'on proposait de part et d'autre des accommodements inacceptables, Almagro faisait une adroite propagande dans les rangs même de la garnison, et attirait par ses manières bienveillantes ceux des combattants subalternes dont la rudesse des Pizarre avait blessé la susceptibilité. Une nuit, Almagro s'avance silencieusement vers la place, désarme les sentinelles, entre, investit la demeure des deux frères, et après une résistance des plus énergiques, les force à capituler.

Le Rubicon était donc franchi, et la question entre Almagro et François Pizarre ne pouvait plus être tranchée que par l'épée.

Pizarre accepta le défi, mais il fut d'abord pris au dépourvu, car un certain temps s'écoula avant qu'il apprît ce qui s'était passé à Cuzco, et avant qu'il pût faire les préparatifs d'une attaque sérieuse. La guerre contre les Indiens continuait, et Pizarre, ayant imprudemment partagé ses forces en petits détachements isolés, eut la douleur de voir ses compagnons massacrés dans vingt endroits différents. Enfin, Alphonse d'Alvarado (qu'il ne faut pas confondre avec Pedro d'Alvarado, conquérant du Guatemala), ayant eu quelques succès contre les Péruviens, et ayant réuni un assez bon nombre de soldats sous son commandement, fut chargé par le gouverneur d'aller porter secours à ses frères, qu'il supposait toujours bloqués par les Indiens dans la capitale. Alvarado, au lieu de rencontrer des Péruviens, vit, à sa grande surprise, qu'il avait

affaire à ses propres compatriotes. Les tentatives d'Almagro pour le gagner à sa cause ayant échoué contre sa loyauté, il fut surpris pendant la nuit et fait prisonnier. Pizarre lui-même quitta Los Reyes (Lima), à la tête de 700 hommes, et marcha sur Cuzco, toujours dans la plus complète ignorance de l'usurpation d'Almagro. Il paraît qu'il ne fut instruit de la situation des choses qu'à vingt-cinq lieues de Los Reyes. Considérant que la situation était grave et méritait de mûres réflexions, il retourna sur ses pas, afin de se donner le temps d'aviser. Si son adversaire avait profité du moment où il ne savait rien encore, pour le surprendre et l'envoyer dans la même prison que ses frères, la guerre civile aurait été indubitablement terminée d'un seul coup. Mais Almagro résista aux conseils d'Orgognos, qui était d'avis que l'on tentât ce coup de main. L'homme qui n'avait pas reculé devant la violation d'un engagement solennel et avait porté une main audacieuse sur les frères de Pizarre, recula effrayé devant la responsabilité d'une telle agression. Il voulut épargner son rival et lui laisser l'initiative. Ce fut une faute que le trouble de sa conscience peut seul expliquer.

Quoique Pizarre eût sous ses ordres une armée relativement nombreuse, et que la fuite des Indiens qui bloquaient Los Reyes le laissât libre de disposer de toutes ses forces, néanmoins, il jugea prudent de ne rien tenter de décisif avant l'arrivée des renforts qu'il attendait de l'Amérique centrale. Pour gagner du temps, il entama des négociations avec Almagro. Celui-ci ne voulut entendre à aucun accommodement, et se porta à la rencontre de son rival. Il laissait Gonzale Pizarre et Alphonse d'Alvarado à Cuzco; mais il emmenait avec lui, sous bonne garde, Fernand Pizarre, dont il redoutait sans doute davantage les entreprises. Il s'avança ainsi jusqu'à la province de Chinchá, située à vingt lieues de Los Reyes; mais au lieu de continuer sa route, il s'arrêta brusquement, et, d'après un historien

espagnol (*), il s'amusa à fonder des colonies dans le territoire appartenant à son adversaire.

Cependant Pizarre cherchait toujours à entrer en arrangement; son but était de se donner le temps de délivrer ses frères et d'organiser une armée supérieure en nombre à celle d'Almagro. Celui-ci prêta une oreille plus complaisante aux propositions de son antagoniste, ne se doutant pas qu'il n'y avait rien de sincère dans ces négociations. Pendant ces pourparlers, Gonzale Pizarre et Alphonse d'Alvarado parvinrent à s'échapper de prison et rejoignirent le gouverneur avec 70 soldats d'Almagro qu'ils avaient déterminés à désertir. La nouvelle de cette défection, et de l'évasion des deux captifs, affecta don Diego au point de lui faire désirer un rapprochement avec Pizarre; il alla même jusqu'à proposer une entrevue à son ennemi. Les deux parties ayant pris pour arbitre François de Bovadilla, provincial de l'ordre de la Merci, ce religieux ménagea une conférence entre les deux compétiteurs. Cette conférence eut lieu, et malgré le zèle compromettant de Gonzale, qui fit soupçonner à Almagro une manœuvre déloyale, un traité provisoire fut le résultat de l'entretien des deux généraux. Don Diègue, ne se doutant pas du piège que lui tendait François Pizarre, consentit à soumettre la querelle à la décision du roi d'Espagne. Fernand Pizarre, rendu à la liberté, fut désigné pour aller porter au tribunal du monarque les griefs et les prétentions des deux partis.

Désormais Almagro était en quelque sorte impuissant contre son rival, car il n'avait plus à sa disposition la vie des deux otages qui, jusque-là, lui avaient servi de garantie. Le gouverneur, oubliant la parole donnée, comme don Diègue lui-même avait violé son serment, en revenant du Chili, sortit pour la seconde fois de Los Reyes et se mit en campagne. Un ordre arrivé de Madrid, et qui enjoignait

(*) Aug. de Zarate.

aux deux gouverneurs de s'en tenir aux découvertes que chacun d'eux aurait faites, fut le prétexte de la rupture du traité. Almagro jugea à propos de reculer jusqu'aux environs de Cuzco et de se fortifier sur une montagne élevée. Il ne tarda pas à en être expulsé par Fernand Pizarre. Malade et affaibli par l'âge, don Diègue ajournait autant que possible le combat. Vainement lui fit-on observer que les soldats de Fernand, incommodés par les effets de la raréfaction de l'air sur le haut de la montagne, seraient aisément battus par des troupes habituées à l'atmosphère de ces régions élevées, qu'il fallait, en conséquence, retourner sur ses pas et prendre une vigoureuse offensive; Almagro et son lieutenant général Orgogno persistèrent à battre en retraite jusqu'à la capitale.

Deux mois après, les troupes de Pizarre, établies dans la plaine de Cuzco, menacèrent sérieusement la ville. Le 26 avril 1538, les deux armées se trouvèrent en présence. D'après les historiens, les deux promoteurs de la guerre civile étaient absents. François Pizarre était retourné à Los Reyes, et don Diègue, malade, ou se disant malade, s'était fait porter, dans sa litière, au sommet d'une colline d'où il pouvait suivre, sans y prendre part, les mouvements de la bataille. Peut-être les deux adversaires n'osèrent-ils pas tirer eux-mêmes l'épée pour défendre leurs prétentions; quoi qu'il en soit, l'absence de François Pizarre et d'Almagro est un fait qui ne doit pas être omis.

Le combat fut sanglant et acharné. Malgré la supériorité du nombre, les Pizarre auraient peut-être été vaincus si deux compagnies de mousquetaires, récemment organisées par le gouverneur, n'eussent pas foudroyé, dès les premiers instants, les escadrons d'Almagro. La victoire resta à Fernand Pizarre, lieutenant général et représentant de son frère. Orgogno, chef de l'armée ennemie, fut blessé dans l'action et achevé par un soldat qui avait eu à se plaindre de

lui. Almagro, qui avait pu voir de loin tout ce qui s'était passé, prit la fuite et alla se réfugier dans la citadelle de Cuzco; mais il fut fait prisonnier, et, dès lors, le triomphe de son rival fut complet.

Un certain nombre d'Indiens avait pris part à la bataille dans l'un et l'autre camp. Après la défaite de don Diègue, ils pouvaient tomber à l'improviste sur les vainqueurs, affaiblis par une lutte prolongée, et à coup sûr ils auraient eu bon marché de cette poignée d'hommes fatigués et décimés. Ils n'en firent rien, soit qu'ils ne comprissent pas l'avantage de la position, soit que le courage leur manquât, ce qui est plus probable.

Quoique la ville de Cuzco eût été pillée par les vainqueurs, qui y trouvèrent encore des richesses considérables, il fut impossible à Fernand Pizarre de satisfaire la cupidité de tous ses compagnons. Entouré de gens insatiables et turbulents, il dut songer à les éloigner de sa personne, ce qui, heureusement, n'était pas difficile. Les découvertes et les conquêtes qu'il restait à faire dans l'empire péruvien et les pays limitrophes ouvraient un vaste champ à l'ambition des mécontents. Fernand Pizarre poussa dans cette voie ceux de ses officiers dont il connaissait l'esprit actif et entreprenant. Un assez bon nombre de soldats, parmi lesquels se trouvaient des partisans d'Almagro, suivirent les chefs des expéditions lointaines, et délivrèrent les Pizarre de leur importune et dangereuse présence. De telle sorte que Fernand se trouva débarrassé en même temps de ses ennemis et de ceux de ses amis dont il redoutait les exigences.

Peut-être Fernand fut-il conduit à s'isoler ainsi par le désir de pouvoir prononcer en toute sécurité sur le sort de son prisonnier. Quoi qu'il en soit, dès qu'il se vit à l'abri de toute remontrance et de tout péril de la part de son entourage, il mit à exécution ce que, dès le jour de sa victoire, il avait projeté contre don Diègue. Il est probable, toutefois, qu'en faisant juger

et condamner à mort, pour crime de trahison, le rival de son frère, il ne fit que suivre les instructions de François Pizarre; car il serait difficile de concevoir qu'il eût accepté la responsabilité d'un tel acte, s'il ne s'était pas assuré l'acquiescement du gouverneur.

Les historiens espagnols disent qu'après avoir entendu la fatale sentence, Almagro sentit faillir ce courage intrépide qui avait si souvent bravé le danger sur les champs de bataille. Il supplia Pizarre de lui laisser la vie, et fit valoir, à l'appui de ses prières, des considérations qui, certes, auraient dû être toutes-puissantes sur un ennemi moins impitoyable que Fernand. « Il représenta que lui et son frère François lui étaient en quelque sorte redevables de la grandeur et de l'élevation auxquelles ils étaient parvenus, car il était celui des trois associés qui avait fourni la plus forte part des dépenses nécessaires pour la découverte du Pérou, dont ils étaient maintenant les maîtres; il rappela à Fernand que lorsqu'il était lui-même prisonnier, lui, Almagro, l'avait remis gratuitement en liberté, sans vouloir suivre le conseil et les sollicitations de ses capitaines qui l'engageaient à le faire mourir. Il ajouta que si Fernand avait subi quelques mauvais traitements dans sa prison, ce n'avait été ni par son ordre ni même avec son assentiment; enfin, il fit observer que son grand âge le conduirait bientôt naturellement au tombeau, et que, dès lors, il était inutile d'abréger ses jours par une mort flétrissante (*). » Le condamné aurait pu dire aussi que François Pizarre lui avait donné l'exemple de la trahison en oubliant les clauses de leur association et en usurpant à ses dépens un titre et une autorité qui auraient dû être partagés. Mais Fernand ne l'écoutait qu'avec impatience, et les prières du vaincu étaient paroles perdues. Almagro fut étranglé, puis décapité en place publique. Il était

(* Aug. de Zarate, t. I, p. 230 de la trad. franç., in-12.

alors dans sa soixante-quinzième année. Son fils, prisonnier à Lima, avait été désigné par lui pour lui succéder dans son gouvernement.

Les Pizarre, espérant que la guerre civile ne se rallumerait pas, s'occupèrent plus activement que jamais de leurs projets de découvertes et de conquêtes. C'était le meilleur moyen d'employer l'inquiète activité de leurs subordonnés. Entre autres déterminations qui méritent d'être rappelées, le mestre de camp Pedro de Valdivia fut envoyé au Chili, que don Diego d'Almagro avait découvert, et qui, jusqu'à ce moment, s'était soustrait à la domination des Européens. Le Pérou se trouvant dans un état de tranquillité assez satisfaisant, Fernand Pizarre jugea nécessaire de partir pour l'Espagne, afin d'aller rendre compte au roi de tout ce qui s'était passé entre son frère et Almagro.

De tous les voyages de découvertes qui eurent lieu à cette époque, sous forme d'expéditions militaires, celui dont nous allons parler est le plus extraordinaire et le plus mémorable. Gonzale Pizarre avait été nommé gouverneur de la province de Quito, en remplacement de Benalcazar, conquérant de ce royaume. Informé qu'à l'est de son territoire, et au delà de la Cordillère, il existait un pays aussi riche en productions végétales qu'en minéraux, Gonzale forma le projet d'explorer et de soumettre cette contrée encore inconnue. Son frère François lui en ayant donné l'autorisation, il partit à la tête de trois cent quarante hommes, dont la moitié environ de cavalerie, et avec une escorte de quatre mille Indiens, chargés du bagage et de la conduite des bêtes de somme. Pour pénétrer dans le pays qu'on voulait conquérir, il fallait s'ouvrir une route périlleuse à travers les montagnes. Dans cette partie du trajet, les Indiens qui accompagnaient la petite armée périrent presque tous de froid et de fatigue. Quant aux Espagnols, quoique plus robustes, et plus habitués aux variations de la température, ils souffrirent cruellement de la marche sur les plateaux

élevés, où la raréfaction de l'air éprouve les poitrines les plus solides. Mais, quand l'expédition eut atteint la région des plaines, nos aventuriers eurent à endurer des misères encore plus poignantes. Une pluie torrentielle, qui dura deux mois sans interruption, compromit leur santé, et leur causa tous les maux physiques qui résultent de l'action d'une excessive humidité. Les vastes espaces de terrain qu'ils parcouraient, complètement déserts, ou habités par des peuples barbares, ne pouvaient leur fournir assez de vivres. A chaque instant, arrêtés par des marais profonds ou par des forêts vierges, ils étaient obligés de marcher dans l'eau ou de se frayer un chemin en abattant les arbres qui leur faisaient obstacle. Les travaux étaient donc sans fin, et les fatigues sans relâche. Mais les Espagnols s'étaient fait une si séduisante idée des pays vers lesquels ils s'avançaient, que leur courage résistait à toutes les épreuves, et qu'ils persistaient énergiquement à chercher cette terre promise, but de tant d'héroïques efforts. Ils arrivèrent enfin sur les bords du Coca ou Napo, un des plus grands affluents du Maragnon. Là, ils construisirent un petit bâtiment, ou plus vraisemblablement une barque, dont ils espéraient tirer un grand avantage. Augustin de Zarate nous a transmis, sur la construction de cette embarcation, des détails qui donnent une idée exacte des difficultés immenses qu'il fallut vaincre pour venir à bout de ce travail. « Il leur fallut, dit l'historien espagnol, bâtir des fournaises pour y faire chauffer le fer dont ils avaient besoin, afin de le mettre en œuvre. Ils se servirent des fers des chevaux morts, parce qu'ils n'en avaient point d'autre, et ils furent aussi obligés d'accommoder des fourneaux pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeait tout son monde, sans aucune distinction, à travailler; et, pour donner exemple et courage aux autres, il travaillait aussi lui-même et de la hache et du marteau. Au lieu de poix et de goudron, ils se servirent d'une gomme

qui distillait de quelques arbres; et, au lieu d'étoupes et de flasse, ils employèrent les vieilles mantes des Indiens, et les chemises usées et pourries des Espagnols, chacun contribuant de tout son pouvoir à avancer l'ouvrage. » L'embarcation terminée, on y plaça cinquante soldats sous le commandement de Francois Orellana. Bientôt Pizarre perdit de vue le bâtiment, car l'irrésistible impétuosité du courant l'emportait avec une effrayante rapidité. Dès ce moment, Orellana se considéra comme indépendant, par cela seul qu'il n'était plus sous les regards de son supérieur. Oubliant l'ordre qu'il avait reçu d'aller attendre ses compagnons au confluent du Napo ou de l'Amazone, il résolut de suivre le cours de ce dernier fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Ce fut de sa part une faute grave, presque un crime, car son éloignement allait priver ses camarades de la précieuse embarcation, et les plonger peut-être dans le désespoir, en aggravant leur situation déjà si pénible. Mais l'histoire a oublié les torts d'Orellana pour ne se souvenir que de sa merveilleuse entreprise; et certes, tenter un voyage de dix-huit cents lieues, à travers un pays inconnu et au milieu de nations barbares, sur un bâtiment construit à la hâte avec du bois vert, sans boussole, sans provisions, sans guide, c'était, après tout, mériter d'avance le pardon des contemporains et de la postérité.

En suivant le cours du Napo, Orellana arriva dans les eaux du fleuve des Amazones, sur lequel il s'aventura audacieusement, malgré les dangers propres à la navigation de cette grande artère de l'Amérique méridionale. Chaque jour, il était obligé de descendre sur les bords, soit pour acheter des indigènes les provisions dont l'équipage de la barque avait besoin, soit pour obtenir des vivres de vive force, quand les Indiens lui en refusaient. Après des fatigues inouïes et une suite de périls qui auraient épouvanté un esprit moins intrépide, Orellana entra dans l'Océan, où il eut encore à surmonter

des dangers formidables. Enfin, arrivé sain et sauf à l'île de Cubagna, il fit voile pour l'Espagne. Le récit de son voyage émerveilla ses crédules compatriotes. Il affirma avoir visité des peuples si opulents, que leurs temples étaient couverts d'or; de là, l'opinion qu'il existait dans ces régions un pays où l'or était en abondance, et qu'on nommait en conséquence *el dorado*. Orellana prétendit aussi avoir rencontré des femmes belliqueuses et farouches, qui vivaient en république et dans un isolement complet, d'où vient le nom d'*Amazone* donné au fleuve qu'il avait parcouru (*).

Quelle ne fut pas la consternation de Pizarre et de ses compagnons, lorsque, arrivés au confluent du Napo et du Maragnon, ils n'y trouvèrent pas le bâtiment confié à Orellana. Ils pensèrent d'abord que quelque accident avait entraîné l'embarcation au delà du point indiqué; et ils firent, en conséquence, une cinquantaine de lieues en avant, cherchant du regard la barque tant désirée, et appelant à haute voix l'équipage qu'ils croyaient égaré. Enfin, ils trouvèrent un officier d'Orellana qui, pour avoir osé rappeler à son supérieur ses devoirs envers Pizarre, avait été impitoyablement aban-

donné sur les rives du fleuve; ce malheureux raconta à ses compatriotes tout ce qui s'était passé; et dès lors les soldats de Pizarre comprirent tout ce que leur situation avait de redoutable. L'expédition se trouvait à douze cents milles de Quito; et, pour franchir cette énorme distance, il lui fallait braver des périls encore plus effrayants que ceux qu'elle avait jusque-là vaincus. On se décida néanmoins à rétrograder; entreprise désespérée, mais devant laquelle on ne pouvait reculer. On se mit en marche tristement, et comme si'une mort inévitable était le but de ce nouveau voyage. Pizarre et ses malheureux compagnons furent bientôt réduits à se nourrir de racines, à manger leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus immondes, et jusqu'au cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Ceux qui résistèrent à tant de misères arrivèrent à Quito dans un tel état de nudité et d'épuisement, qu'on les prit tout d'abord pour des sauvages. Quatre mille Indiens et deux cent dix Espagnols avaient payé de leur vie la folle ambition de Gonzale Pizarre; de sorte qu'après deux ans de travaux et d'efforts inutiles sur les bords inhospitaliers de l'Amazone, le chef de cette déplorable expédition ne ramena au Pérou que quatre-vingts de ses soldats, le reste ayant été conduit en Espagne par Orellana (*).

Pendant l'absence de Gonzale Pizarre, il s'était passé des événements qui avaient singulièrement changé la face des choses au Pérou: Fernand Pizarre, parti pour l'Espagne, ainsi que nous l'avons dit, avait été arrêté par ordre du roi, et jeté en prison. La cour de Madrid, justement alarmée des désordres sanglants qui agitaient la nouvelle colonie américaine, s'était résolue à envoyer sur le théâtre de la guerre civile un homme dont le désintéressement et la probité ne fussent pas suspects. Le choix du souverain était tombé sur le licencié Vaca de

(*) Orellana avait commencé à descendre le Napo dans les premiers jours de février 1541, et il arriva à l'embouchure du Maragnon le 26 août de la même année. Il employa donc sept mois à faire ce voyage. En 1743, il ne fallut que quatre mois à La Condamine pour arriver de Cuença, ville du Pérou, à l'établissement portugais de Para, trajet beaucoup plus long que celui du voyageur espagnol. Cette entreprise audacieuse, à laquelle Orellana avait été poussé par l'ambition, et La Condamine par l'amour de la science, fut exécutée, en 1769, par madame Godin des Odonais, dans le seul but d'aller rejoindre son mari. Rien n'est plus touchant ni plus dramatique que l'histoire des souffrances, des fatigues, des épreuves de tous genres supportées par cette femme héroïque, durant ce long et dangereux pèlerinage. M. Ferdinand Denis en a esquissé le tableau dans son intéressant travail sur le Brésil.

(*) Zarate, Garcilasso de la Véga, Herrera, Pizarro y Orellana, *varones illustres de Nuevo-Mundo*.

Castro, homme généralement estimé pour son noble caractère; et le délégué du monarque était immédiatement parti pour l'Amérique.

Au Pérou même, une véritable révolution avait eu lieu. Nous allons en faire un récit succinct.

Nous avons parlé de ce fils d'Almagro que François Pizarre retenait en prison à Los Reyes. Ce jeune homme, mis enfin en liberté, devint le point de mire de toutes les ambitions trompées par la mort de son père, de tous les ressentiments non satisfaits, de toutes les espérances des ennemis de Pizarre. Doué de toutes les qualités qui pouvaient lui concilier le dévouement et le respect des mécontents, plus éclairé (*) et non moins intelligent que don Diègue, il avait sur les hommes grossiers et ignorants qui l'entouraient la supériorité que devait lui donner un commencement ou plutôt un semblant d'éducation. L'ardeur naturelle à son âge et le désir de venger son père le disposaient à accueillir toute proposition qui aurait pour but l'anéantissement de la puissance de Pizarre. Secrètement excité par Jean de Herrada, son précepteur, il n'attendait qu'une occasion pour agir. Bientôt les partisans de sa famille se groupèrent autour de lui. Leurs rangs se grossirent par l'accession d'une foule d'officiers que la révolte et la défaite de don Diègue avaient précipités dans la plus affreuse misère (**). Peu à peu

(*) Voici comment Augustin de Zarate termine le portrait du jeune Almagro : « Il savait aussi parfaitement bien lire et écrire, ce qu'on peut dire qu'il faisait mieux que sa profession ne semblait le demander. » Ceci donne bien une idée de la profonde ignorance des hommes de guerre du seizième siècle.

(**) D'après Herrera, la situation de ces officiers était des plus lamentables. Douze gentilshommes qui avaient servi avec distinction sous Almagro, logeaient dans la même maison, n'ayant qu'un seul manteau qu'ils portaient à tour de rôle quand ils devaient paraître en public; et dans ces circonstances, les autres étaient, bien entendu, obligés de rester chez eux. Abandon-

s'organisa une vaste conspiration, dont le fils d'Almagro était, sinon le moteur réel, du moins le chef nominal. François Pizarre, informé de ce qui se passait, refusa de croire au complot qu'on lui dénonçait. Persuadé que ses ennemis étaient désarmés et réduits à l'impuissance, qu'Almagro ne jouissait d'aucune influence, que, dans tous les cas, le nom de Pizarre et la terreur qu'il inspirait seraient une égide efficace contre toute entreprise sérieuse, le gouverneur dédaigna les avis qu'on lui donnait, et laissa, comme d'ordinaire, son palais ouvert à tout venant.

Le dimanche, 26 juin 1541, à midi, c'est-à-dire au moment de la sieste, Jean de Herrada et dix-huit des conjurés sortent de la maison d'Almagro, armés de pied en cap et l'épée à la main. Ils courent vers le palais de Pizarre en criant : « Mort au tyran ! Mort à l'infâme qui a fait périr le juge de Sa Majesté ; » voulant faire croire par là que le gouverneur avait outragé le roi dans la personne de son délégué. Ils envahissent le palais, préviennent toute intervention des habitants en leur disant que Pizarre est mort; et tandis que les autres conspirateurs se disposent à le soutenir vigoureusement, ils arrivent jusque dans les appartements du gouverneur. Prévenu tout à coup du danger qui le menace, Pizarre demande ses armes, et n'ayant pas le temps d'attacher sa cuirasse, il s'apprête, avec une épée et un bouclier, à repousser les assaillants. Quelques courtisans qui se trouvaient auprès de lui au moment où le tumulte s'était fait entendre, sautent par les fenêtres et laissent leur maître avec deux pages et son beau-frère Alcantara pour tous défenseurs. François de Chavès, à qui Pizarre a ordonné de fer-

nés de tout le monde, méprisés pour leur pauvreté, privés même du nécessaire, ils ne pouvaient que porter envie à ceux de leurs anciens camarades qui, restés fidèles à la fortune de Pizarre, étaient logés dans des édifices somptueux et jouissaient de toutes les douceurs de la vie matérielle.

mer toutes les portes, à l'imprudence d'aller au-devant des ennemis; au moment où il leur demande quelles sont leurs intentions, il tombe percé de coups. L'instant d'après, les conjurés sont en présence de Pizarre lui-même, et une lutte furieuse s'engage aussitôt. Le gouverneur cherche à empêcher ses adversaires de pénétrer dans la salle où il s'est retranché, et chaque ennemi qui se présente à la porte est tué de sa main. Tous les coups sont mortels, et les assaillants commencent à désespérer de venir à bout d'un pareil antagoniste. Mais Alcantara tombe mort aux pieds de son beau-frère, et les pages sont hors de combat. Pizarre, affaibli par la longueur de la lutte, ne soutient plus que difficilement son bouclier et son épée. Les conjurés s'en aperçoivent et redoublent d'énergie; l'un d'eux s'expose volontairement aux coups de l'athlète épuisé, et tandis que le gouverneur s'acharne sur cet adversaire isolé, les autres le frappent aisément. Atteint d'une blessure profonde à la poitrine, Pizarre expire en embrassant l'image du Christ.

Dès que la nouvelle de cet événement se fut répandue dans la ville, un grand nombre d'individus, qui n'attendaient que ce dénoûment pour se prononcer, se déclarèrent hautement pour Almagro. Les meurtriers pillèrent préalablement le palais de Pizarre, et s'occupèrent ensuite du désarmement de leurs ennemis. Herrada, qui avait joué le premier rôle et dans le complot et dans la scène sanglante qui l'avait terminé, fit monter Almagro à cheval et le conduisit ainsi par toute la ville, aux acclamations de ses complices; puis on réunit la municipalité et on l'obligea de proclamer le jeune don Diègue gouverneur général, en vertu de l'hérédité stipulée dans l'acte royal qui avait concédé à son père ce même titre de gouverneur de la Nouvelle-Toledo. Des supplices et des confiscations odieuses inaugurèrent le pouvoir du nouveau dictateur. D'anciens serviteurs restés fidèles à Pizarre jusqu'à ses derniers moments, furent envoyés à la mort. « C'était, dit Zarate,

un objet digne de compassion de voir la désolation, les pleurs et les sanglots des femmes et des familles de ceux qu'on avait massacrés et dont on avait pillé les maisons. » La terreur fut telle à Lima, que personne n'osait rendre les derniers devoirs à la dépouille mortelle de François Pizarre, et qu'un vieux domestique du défunt fut obligé de se charger clandestinement de ce soin pieux, afin de soustraire le corps de son maître à d'indignes mutilations. Ainsi, cet homme qui s'était élevé au faite des grandeurs, après avoir renversé à son profit un empire aussi vaste qu'opulent, fut inhumé comme un obscur criminel, trop heureux de trouver une main amie pour lui donner la sépulture; exemple frappant des vicissitudes de la fortune et de la fragilité du pouvoir!

Ce serait peut-être ici le lieu de tracer un portrait complet de Pizarre, et même d'établir un parallèle entre lui et son rival Diego d'Almagro; mais nous craindrions de ne pas trouver dans les historiens qui nous servent de guides des éléments assez complets ni, il faut le dire, assez sincères. Augustin de Zarate s'est amusé à ce jeu de rhétoricien: il fait un long panegyrique de Pizarre, à qui il attribue le plus noble caractère et dont il fait un héros accompli. D'après certains actes de ce conquérant, il nous est difficile de croire qu'il réunissait en lui de si nombreuses et si éclatantes vertus. A notre avis, ce grand homme, car on ne peut lui refuser ce nom, aux qualités éminentes qui distinguent l'homme de guerre et l'aventurier du seizième siècle, c'est-à-dire l'audace, le courage et la persévérance, joignait les vices les plus odieux, tels que l'avarice poussée jusqu'à la cupidité la plus effrénée, et une duplicité mêlée d'instincts de barbarie. Nous n'avons pas besoin de résumer les faits sur lesquels se fonde ce jugement; le lecteur se les rappelle sans doute assez bien pour décider si notre appréciation est conforme à la vérité et à la justice.

Quelques jours après la mort de Pizarre, le jeune Almagro se trouva à la

tête de 800 hommes qui s'étaient spontanément réunis sous ses drapeaux. Ces forces, relativement considérables, lui auraient suffi, et au delà, pour consolider son autorité, si toutes les villes occupées par les Espagnols avaient suivi l'exemple de Lima. Mais il n'en fut pas ainsi : les chefs de plusieurs provinces, entre autres Alphonse d'Alvarado, protestèrent contre l'élévation de don Diègue ; et Pedro Alvarez Holguin, qui commandait à Cuzco, déclara immédiatement la guerre à l'usurpateur. Aussitôt les partisans des Pizarre, qui, jusque-là, n'avaient osé manifester leurs sentiments, se rallièrent à Alvarado et à Holguin. Les opposants n'étaient pas encore assez forts pour entrer en campagne contre les 800 hommes d'Almagro, mais sous le commandement d'un chef habile et puissant leur petite armée, chaque jour grossie par l'arrivée de nouvelles recrues, pouvait devenir formidable.

Ce chef était déjà trouvé. Vaca de Castro, commissaire du roi, était arrivé à Quito, et, instruit de la mort de Pizarre, il s'était fait aussitôt reconnaître gouverneur du Pérou, en vertu de ses lettres patentes. Benalcázar, commandant de la province de Popayan, et Pedro de Puelles, gouverneur de Quito pendant l'absence de Gonzale Pizarre, prêtèrent immédiatement serment de fidélité à Vaca de Castro. Peu de temps après, le nouveau gouverneur, dont l'active propagande avait réussi au delà de ses espérances, vit se grouper autour de lui un nombre suffisant de partisans dévoués. Joint aux forces dont Alvarado et Holguin pouvaient disposer, le corps de troupes réuni à Quito pouvait entrer en campagne avec de grandes chances de succès.

Cependant Almagro se dirigeait vers Cuzco ; il ne réussit pas à rencontrer Alvarado, qu'il cherchait, et ce chef ennemi fit sa jonction avec Holguin ; dès ce moment, le successeur de Pizarre jugea nécessaire, avant toute opération sérieuse, de se rendre maître de la capitale de l'empire. Malheureusement pour lui, Herrada, son

plus fidèle et plus habile conseiller, mourut pendant la marche sur Cuzco. Privé des avis de son précepteur, Almagro commit des fautes graves et des excès de pouvoir qui irritèrent un grand nombre de ses partisans et compromirent, par cela même, sa position. Profitant des circonstances qui semblaient favorables, Vaca de Castro rejoignit, à la tête de sa troupe, Alvarado et Holguin qui l'attendaient. Bien que le nouveau gouverneur, ancien juge à l'audience de Valladolid, ne fût porté ni par ses antécédents, ni par ses habitudes, ni, à plus forte raison, par ses connaissances, au métier des armes, il n'en prit pas moins le commandement de toute l'armée avec une résolution digne d'un militaire déjà familiarisé avec les périls de la guerre. Ajoutons que, dès les premiers jours, il montra un coup d'œil, une habileté et un courage qui auraient fait honneur à un officier consommé. Son désir était de terminer la guerre d'un seul coup ; de son côté Almagro, qui sentait la nécessité de ne pas se laisser affaiblir par la désertion, était tout disposé à trancher la question par une seule bataille. Le 16 septembre 1542, les deux armées se rencontrèrent à Chupas, lieu situé à deux cents milles de Cuzco. L'artillerie de don Diègue fit d'abord beaucoup de mal aux bataillons de Castro ; la chance parut même, dans les premiers instants, fixée du côté des almagristes ; mais l'armée royale donna enfin vigoureusement, et grâce à l'intrépidité de François de Carvajal, qui conduisit l'infanterie jusque sur les canons ennemis, les choses changèrent de face, avec toute probabilité de succès pour le gouverneur. Il se fit encore un grand carnage, car les uns et les autres combattaient avec toute la fureur qui anime les partis dans les guerres civiles. Enfin une charge de cavalerie, exécutée par un escadron de réserve que commandait Vaca de Castro en personne, décida du sort de la journée. Au moment où les soldats d'Almagro prirent la fuite, deux capitaines, dit Augustin de Zarate, pé-

nétrés de douleur et de rage, se précipitèrent, tête baissée, au milieu des royalistes, criant l'un et l'autre de toute leur force : « Je suis un tel, qui a tué le marquis (*) ! » Et ils continuèrent à provoquer ainsi la fureur de leurs adversaires, jusqu'à ce qu'ils fussent mis en pièces. La bataille ayant commencé au déclin du jour, l'obscurité favorisa la fuite d'un grand nombre d'almagristes. Quant à ceux qui espéraient se sauver en suivant le chemin de la vallée, ils furent tous égorgés par les Indiens, qui, cette fois, du moins, eurent l'esprit de profiter des querelles de leurs oppresseurs ; 150 cavaliers, qui se réfugièrent à Guamanga, distante de deux lieues du théâtre du combat, furent désarmés et faits prisonniers par les habitants. Enfin Almagro, qui chercha un asile à Cuzco, y fut arrêté par ordre d'un de ses lieutenants, Rodrigue de Salazar. Ainsi le successeur de Pizarre vit son pouvoir d'un jour détruit en quelques heures, et ne trouva plus que des ennemis dans ceux-là même qui lui avaient juré fidélité jusqu'à la mort ; désappointement cruel, mais dont se serait moins étonné un homme plus habitué aux trahisons qui déshonorent la plupart des guerres civiles.

Vaca de Castro usa de la victoire avec une rigueur, conforme peut-être à l'esprit du temps, mais peu en harmonie avec ses antécédents d'homme de loi. Dès le lendemain de la bataille, il fit mettre à mort quelques-uns des prisonniers qui avaient pris part au meurtre de Pizarre. Le jour suivant, plusieurs capitaines d'Almagro furent suppliciés à Guamanga. Enfin, le gouverneur s'étant transporté à Cuzco, instruisit le procès de don Diègue, et fit immédiatement décapiter le condamné en place publique, pour frapper, par cet exemple terrible, l'imagination de la foule. Suivant les historiens, il n'y eut pas moins de quarante

(*) Pizarre s'était fait conférer le titre de marquis par le roi d'Espagne. Les historiens l'appellent indifféremment le gouverneur ou le marquis.

prisonniers envoyés au bourreau, vingt autres furent bannis, et le reste fut amnistié.

Ainsi s'éteignit le nom d'Almagro. Il ne resta de cette famille, dans le Pérou, qu'un souvenir mêlé de haine chez les uns, d'indifférence chez les autres. Les ressentiments que les malheurs du père et du fils avaient déposés dans le cœur de quelques amis dévoués, ne tardèrent pas à s'effacer sous l'influence de nouvelles passions. La guerre civile n'était pas finie, et l'homme qui l'avait allumée fut si bien oublié, qu'on ne se souvint pas de lui, même pour le maudire.

Il n'est pas sans intérêt d'apprendre que, tandis que Vaca de Castro se disposait à gouverner à son tour ce pays arraché par la violence à ses maîtres légitimes, le malheureux Inca, qui portait encore le titre fictif d'empereur du Pérou, errait sans asile dans les montagnes, de peur que le nouveau gouverneur ne le punit d'avoir témoigné quelque bienveillance au rival de Pizarre.

Jusqu'à ce moment le Pérou avait été agité par l'ambition de quelques hommes ; l'heure était venue où la métropole elle-même allait y fomenteur, par ses imprudences et des fautes de toute nature, des troubles non moins graves que ceux dont on a lu le récit.

Dès les premiers temps de la conquête, Pizarre, ses frères, et les aventuriers qui marchaient sous leur commandement, s'étaient partagé non-seulement les terres du Pérou, mais encore les habitants de ce malheureux pays. Il y avait eu confiscation du sol au profit des nouveaux venus, et confiscation de la liberté des indigènes. Le droit de la guerre, tel qu'on l'entendait à cette époque, avait donné le territoire aux Espagnols ; les préjugés accrédités contre tous les hommes qui n'étaient pas de race blanche avaient autorisé l'attentat à la liberté des habitants. On conçoit quels abus avait enfantés cette double spoliation. La cupidité des Européens avait amené des querelles déplorables entre les propriétaires, toujours disposés à empié-